

La création scientifique et artistique.

(Conférence à la Maison de la Culture, à Chalon s/S, le 26/3/82)

La crise de la science moderne, (Husserl), est une crise d'un type de connaissance, avant toute autre chose. Le propos de la science moderne est la connaissance objective. Il s'avère que c'est un propos à la fois impossible et indésirable. Aussi longtemps qu'on le poursuit, la science restera la source préférencielle de toute connaissance, parce que toute autre discipline, (l'art, la politique, la philosophie, la religion), fournit des connaissances non-objectives. Mais une fois abandonnée la connaissance objective comme propos, toute discipline deviendra une source légitime de la connaissance. Le thème à être considéré ici est celui de l'équivalence et de la complémentarité de la connaissance scientifique et de l'artistique.

La science moderne s'initie par une reformulation du concept "théorie". Pour les Grecs, "théorie" est vision de formes "données", immuables: d'idées émagasinées dans la transcendance. Et la "praxis", pour eux, c'est l'application de telles formes, vues théoriquement, aux apparences du monde. Il n'y a donc pas de divorce entre la théorie et la praxis, entre "episteme" et "techne". Le "scientifique" voit la forme, et il la transmet à l'"artiste" pour qu'il l'applique. (Il voit la forme de la chaussure, et l'artiste l'imprime sur le cuir.) La science et la philosophie se confondent: voir les formes, c'est la sagesse. Et la science se confond avec la religion: les formes contemplées sont les "dieux" éternels.

Une telle unicité des disciplines s'effondre avec la reformulation de la théorie. Pour la science moderne, (la science au sens stricte), la théorie n'est plus vision de formes "données", mais création de formes. Les formes ne sont plus des "idées", mais des modèles. La théorie devient fabrication de modèles pour y capter les apparences, pour les "expliquer" et les "modifier". Ainsi surgit une dialectique entre la théorie et l'observation: on observe les apparences pour les mettre dans les modèles de la théorie, et on fait des théories pour capter les apparences observées. On observe par la théorie, et on théorise par l'observation. Or, cette dialectique, laquelle est la méthode de la science moderne, est extraordinairement dynamique, parce qu'on n'observe pas pour confirmer telle ou telle théorie, mais pour la réfuter. Ainsi surgissent des théories toujours nouvelles, lesquelles provoquent, à leur tour, des observations toujours nouvelles. C'est cette dynamique qu'on appelle "le progrès", ce qui est un concept sans signification avant l'arrivée de la science moderne.

La conséquence en est la technique: toute théorie nouvelle exige une praxis nouvelle pour l'appliquer. Et toute praxis nouvelle, (toute technique), provoque une nouvelle théorie. Il s'établit ainsi une deuxième dialectique: celle entre la théorie et la technique, laquelle est encore plus dynamique, plus "progressiste", que ne l'est la dialectique entre la théorie et l'observation. Or, dans une telle dialectique il n'y a pas de place pour l'art dans son sens classique, et il faut le redéfinir. On le partage en deux: en "technique" et en "art moderne". La technique est ce côté de l'art classique qui applique des formes théoriques. L'art "moderne" est une activité inexistente avant l'âge moderne: c'est l'élaboration et

l'application de formes "esthétiques", c'est à dire: provennantes de l'expérience subjective de l'artiste. Ceci est une activité qui est sous-entendue dans l'art classique, mais laquelle est là soumise au coté "Technique". Or, cette activité toute nouvelle est exclue de la dialectique "progressiste". Les formes élaborées par l'"art moderne" n'ont pas de validité en tant que connaissance objective. L'art moderne, quoique glorifié idéologiquement, est ainsi éliminé du courant du progrès, et il est enfermé dans des ghettos. La fonction effective, c'est à dire sociale, de l'art classique est confiée à la seule technique.

Simultanément la science se sépare de la philosophie et de la religion, et elle détruit le sens classique de la politique. La philosophie devient, par manque de formes immuables à être contemplées, une théorie des théories scientifiques, donc un meta-discours de plus en plus abstrait de la notion concrète de la sagesse. Et la religion, elle, devient l'expression d'"idéologies pré-scientifiques", ou l'expression d'anxiétés existentielles, surtout de l'anxiété de la mort. Quant au bouleversement de la politique par la science, j'en parlerai plus tard. Ainsi, l'unicité des disciplines, maintenue pendant l'age classique et le moyen age, est-elle rompue par la science moderne.

La théorie moderne en tant que création de modèles repose sur une hypothèse anthropologique qui n'est pas toujours clairement formulée. L'homme serait capable de dépasser le monde des apparences, et de le voir "objectivement de dehors". C'est dans une telle transcendance que les modèles théoriques sont élaborés. Mais il s'agit là d'une transcendance curieuse. Car, curieusement, les modèles ainsi élaborés obéissent à la structure de la pensée humaine: ils sont logiques et mathématiques. Ce n'est donc pas une transcendance "trans-humaine". Pour donner le saut vers une telle transcendance, l'apprenti-scientifique doit passer par une initiation, une catharsis administrée dans les universités. Il doit se laver de toute valeur éthique, politique et esthétique, et il doit conserver seulement la structure de la "raison pure". Grâce à une telle catharsis les modèles qu'il élaborera seront "au dessus" de toute valeur, ("wertfrei"), "au-dessus" du monde des apparences qu'ils veulent connaître et modifier. C'est cela la connaissance objective scientifique.

La crise de la science moderne est due à une double critique de cette hypothèse anthropologique. (1) Une telle transcendance objective n'est pas possible. L'homme ne peut jamais sortir du monde des apparences, quoi qu'il fasse: même s'il connaît le monde, il est toujours au monde. C'est dire qu'il est toujours pris dans les valeurs. Les modèles scientifiques ne sont pas "en dehors de toute valeur", mais ils sont, eux-mêmes, des valeurs. Ils valorisent, (en fait: ils survalorisent), la raison "pure". C'est pourquoi ils ne produisent pas une connaissance "objective", une connaissance transcendente, mais des connaissance partielles, resultantes d'un point de vue étroit et intra-mondain, celui de la raison "pure". Par exemple: les corps lourds ne tombent pas avec une accélération géométrique "objectivement", mais ils le font du seul point de vue de la raison "pure", laquelle a une structure géométrique.

(2) La transcendance objective serait ^{elle} indésirable, ~~si~~ ^{elle} était possible. Les scientifiques ne sont pas des sur-hommes, mais des gens qui se sont artificielle-

ment privés de certaines valeurs. Donc des handicapés. Leurs connaissances ne sont pas "sur-éthiques", "sur-politiques" et "sur-esthétiques", mais elles sont anti-éthiques, anti-politiques, et an-esthétiques. Ce sont des connaissances tronquées, et en ce sens des fausses connaissances. C'est pourquoi l'univers de la science moderne est de plus en plus "vide", et les modifications opérées dans le monde par la technique de plus en plus absurdes. En d'autres termes: Là où la science et la technique fonctionnent, là où elles sont "objectives", elles sont infra-humaines, et là où elles restent humaines elles ne fonctionnent pas. Ainsi la recherche de l'objectivité s'avère à la fois une erreur et un crime.

Qui dit que l'homme est toujours au monde, dit qu'il est toujours avec les autres hommes. Que tout ce qu'il éprouve, connaît et évalue, il le fait grâce à l'autrui, avec l'autrui, et pour l'autrui. Même les expériences, les connaissances et les évaluations les plus solitaires. Or, la connaissance scientifique se veut solitaire, au sens d'un dieu solitaire et transcendant. Si une telle connaissance était humainement possible, (ce que n'est pas le cas), elle serait inutile. Car toute connaissance, pour être connaissance, doit être intersubjective. Bien sûr: toute connaissance en tant que relation concrète entre l'homme et le monde, a un horizon objectif et un horizon subjectif. Mais ce ne sont que des limites abstraites de la relation concrète de l'intersubjectivité. En d'autres termes: toute connaissance est concrètement politique, et l'objectivité de la science moderne, tout comme la subjectivité de l'art moderne, ne sont que des horizons abstraits d'une telle concretité. La science et l'art se concretisent dans la politique.

C'est dire que l'espace politique est le endroit où la connaissance scientifique et l'artistique se rencontrent pour devenir connaissances concrètes. La politique n'est donc ni une science, ni un art, mais elle est les deux à la fois, et elle est ce qui surpasse et synthétise les deux. La science moderne a détruit l'espace politique par sa survalorisation de l'objectivité. Elle a remplacé l'intersubjectivité par des théories politiques pseudo-scientifiques. C'est à dire: par des théories anti-politiques au sens vrai de "politique". Ce sens vrai, (celui de la polis classique ou de la catholicité medieval), s'est perdu. Il s'est perdu le sens de la co-existence, de la co-connaissance, de la co-évaluation, donc de la vie tout court. La vie hors espace politique est une vie absurde.

Dépasser le divorce entre la science et l'art modernes n'est pas donc seulement un engagement épistémologique et esthétique, mais surtout un engagement en une nouvelle société. Il ne s'agit pas seulement de dépasser la crise de la science, et celle de l'art, mais surtout celle de la société. Libérer l'art de son ghetto et faire en sorte qu'il remplace la technique, et libérer la science de son problème épistémologique, ~~xxxx~~ en l'ouvrant pour le moment esthétique, c'est surtout libérer la société du danger d'une technocratisation, de l'absurde.

Je ne discuterai pas la nebuleuse "création", mais je rappelle l'approche informatique au problème: une information nouvelle est créée par l'introduction de bruits dans une information redondante. C'est dire: le nouveau est créé par l'ouverture du vieux vers le non-encore-articulé. Dans ce sens il n'y a pas de différence entre la création scientifique et l'artistique. Le non-encore-articulé n'est

encore ni épistémologique ni esthétique, ni objectif ni subjectif. En ce sens toute création scientifique est aussi une "oeuvre d'art", et toute création artistique aussi une "connaissance théorique". Par exemple: le système newtonien est une oeuvre baroque, le système darwinien une oeuvre romantique, la peinture renaissance une théorie de la géométrie perspectiviste, la composition de Schoenberg une théorie des ensembles. La création ignore, et elle a toujours ignoré, la distinction moderne entre la science et l'art. Il s'agit, dans l'engagement pour dépasser cette distinction, de rendre conscient et effectif, cette unicité jamais rompue. De rappeler aux scientifiques qu'ils sont des artistes quand ils créent, et aux artistes qu'ils sont des scientifiques. Et de rappeler aux deux qu'ils sont des hommes politiques quand ils créent.

Mais rompre la barrière entre la science et l'art, c'est surtout ~~c'est surtout~~ dépasser la division de l'art classique en technique et art moderne. Abolir la technique moderne, et la remplacer par un art redevenu application de modèles à la fois épistémologiques et esthétiques, c'est à dire politiques. Faire en sorte que les polytechniques se confondent avec les écoles d'art. Quand les techniciens seront redevenus artistes, et les artistes techniciens, quand la technique sera devenue synonyme d'art, (comme c'était le cas avant l'age moderne), le danger de la technocratie aura été conjuré. Car à ce moment toute création artistique sera informée par les théories scientifiques, et toute théorie scientifique informée par la création artistique. Il s'établira, de nouveau, une dialectique entre la connaissance et le vécu, et toute connaissance et tout vécu seront marqués par l'espace publique, par les valeurs politiques. Comme c'était le cas avant l'age moderne. L'idéal platonicien de la vérité en tant que kalokagathie, l'idéal romain du "pulchre, bene, recte", sera de nouveau valable, et l'actuel climat de l'absurde s'évaporerà.

L'utopie que je viens d'évoquer semble être proche. Les scientifiques sont de plus en plus conscients de leur problème épistémologique, qu'ils ne "découvrent" dans les apparences que la structure de leurs propres pensées. Les techniciens sont de plus en plus conscients de leurs responsabilités politiques. Les artistes se sentent de plus en plus isolés de la société, et ils savent qu'ils sont des chômeurs nés. Et les hommes politiques sont de plus en plus conscients du danger d'être remplacés par des techniciens. De sorte que tout semble indiquer la solution de la crise: la synthèse de la science avec l'art sous le signe de la politique, et le remplacement de la technique par un art scientifique. Mais un tel optimisme est prématuré. Les préjugés scientifiques, techniques, artistiques et politiques s'opposent à une telle utopie, et il y a des intérêts établis qui s'y opposent encore plus effectivement. Le propos de cette conférence était précisément celui de contribuer à une conscientisation de cette situation.